

dans plantureusement dans la débarrache et y trouvait un sel que, célibataire, il n'y avait jamais goûté. M. de Bréhal ne tarda pas à pénétrer le secret de cette vie à deux faces. M. Colombey lui offrait ainsi une trop bonne occasion de pratiquer une brèche au cœur de Léonie, pour que le député hésitât à en profiter.

Un soir que M. Colombey avait quitté sa femme après dîner, pour se rendre, assurait-il, à un rendez-vous d'affaires, M. de Bréhal parut céder à un mouvement spontané d'indignation et de chagrin.

—Pauvre amie ! dit-il en se penchant sur la main de Léonie qu'il baisa langoureusement.

La chose faite, il se mordit les lèvres comme un novice auquel une stouderie vient d'échapper. Léonie voulut avoir l'explication de ce mouvement. M. de Bréhal se garda bien de parler tout de suite et s'esquiva.

Mais la flèche était lancée. Léonie sentait toujours sa main sous l'impression de ce baiser plaintif que M. de Bréhal y avait déposé ; les deux mots qu'il avait alors murmurés ne lui sortaient pas non plus des oreilles. Que s'était-il donc passé dans sa vie qu'elle ignorât ? n'était-elle pas toujours la femme qu'on enviait entre toutes ? La pensée que son mari était ruiné lui traversa l'esprit sans y rester.

Le mystère dont M. de Bréhal s'entourait, et qu'il savait rendre visible, irritait sa curiosité de plus en plus. Léonie le pressait de questions qu'il éludait. Quand le député la vit au point où il voulait l'amener, il fit comme un diplomate aux abois et négocia.

—Il s'agit de moi, parlez, dit-elle tout à coup en l'interrompant dans ses préliminaires.

—Ce n'est rien, répondit M. de Bréhal avec un embarras feint.

—Quand il n'y a rien, c'est qu'il y a quelque chose, répliqua Léonie. Expliquez-vous.

M. de Bréhal se défendit de son mieux ; Léonie insistait.

—Mais c'est une trahison que vous me demandez ! s'écria-t-il enfin.

—Eh bien ! pourquoi pas ? reprit-elle.

L'argument était de ceux auxquels on ne répond qu'en obéissant.

—Vous souvient-il, poursuivit M. de Bréhal, de ce qui arriva à madame de Montespan lorsque Louis XIV rencontra madame de Maintenon.

—Un peu.

—Or, j'ai peur que M. Colombey, votre mari, ne soit Louis XIV, et que vous ne soyez, vous, comme la fameuse et belle favorite, la première.

—N'est ce que cela ? répondit Léonie en affectant l'indifférence la plus aimable.

—Rien de plus, rien de moins.

—Et c'est là cette terrible révélation que vous n'osiez pas me faire ?

—Et quel crime plus grand aurais-je eu à vous apprendre ?

Ce madrigal ne déplut pas à Léonie. Elle sourit :

—Eh bien ! rassurez-vous, reprit-elle, et pour pousser jusqu'au bout cette métaphore historique, votre pauvre amie ne fera pas pour Louis XIV ce qu'a fait mademoiselle de la Vallière.

Cependant Léonie ne dormit pas beaucoup cette nuit et entendit rentrer la voiture de M. Colombey. Elle sauta de son lit et regarda la pendule.

—Trois heures ! dit elle ; eh ! M. Colombey fait l'école buissonnière.

Léonie le questionna le lendemain sur l'emploi de sa soirée ; il répondit qu'il avait eu à rédiger un rapport pour la prochaine assemblée des actionnaires des chemins de fer napolitains.

—Je croyais que ce soin rentrait dans les attributions de sir William ? répliqua Léonie.

M. Colombey, qui ne la croyait pas si au courant des choses, se mordit les lèvres.

—C'est qu'il était indisposé, reprit-il ; on doit bien s'aider entre amis.

—Vous méritez le prix Montyon, répondit Léonie.

Cette pensée que M. Colombey avait une maîtresse ne la quittait pas.

—Qui l'aurait cru ? disait-elle quelquefois, il est si gras !

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 17 Septembre 1887

LE GRAND PIQUE-NIQUE

DES
Conservateurs à Morris.

LA CONCORDE CHEZ LES BLEUS

DISCOURS.

ARGUMENTS FRAPPANTS

Si augur augurem... chacun sait ce qu'il arrive, mais quand un conservateur rencontre un autre conservateur, les choses se passent tout autrement :

Au lieu de rire, ils se tombent réciproquement sur le poil et se flinguent des turquoises à assommer un bœuf.

Nous ne nous en plaignons pas ; nous nous bornons à constater le fait.

Mais quelle salade, mes enfants, quand une centaine de conservateurs se réunissent !

Le compte-rendu du pique-nique de Morris pourra vous en donner une idée.

En prévision de ce qui est arrivé, M. Tépafo Cadet, que nous avions délégué pour prendre des notes, avait eu la sage précaution de revêtir une cotte de mailles et une cotte d'armes ; il s'était coiffé d'une salade et avait ceint son estomac.

Voici en quels termes il nous fait la description de cette agape fraternelle.

Après avoir attendu vainement l'arrivée des ministres fédéraux et de M. Norquay, qui avaient promis leur concours, on a voulu entamer une série de *speeches*.

Plusieurs individus, se levant, commencèrent à parler ensemble : Les uns dépréciaient S^r John et sa politique ; les autres le portaient aux nues...

Les orateurs interloqués tout d'abord, s'arrêtèrent et se regardèrent dans le blanc des yeux ; quelques épithètes blessantes furent lancées... et un combat épique s'engagea :

Les poings frappaient comme des marteaux sur les crânes, aplatisaient les nez, distribuaient des *black-eyes*. Les mâchoires volaient en éclats. Une grêle de coups de pied s'abattait sur les ventres et sur les jambes : Tous les lutteurs étaient réunis en un monceau qui grouillait, hurlait, tapait... *rutilis indigestaque moles...*

La lutte était générale ; on se battait sur et sous les tables, et un long râle montait vers le ciel.

Les citoyens de Morris alarmés sonnèrent le tocsin, et la cloche de l'église appela les pompiers.

Tous les médecins et les pharmaciens étaient accourus de dix lieues à la ronde.

Une pompe à vapeur fut mise en activité et les pompiers, à l'aide de douches bien fraîches, réussirent enfin à calmer l'ardeur de ces vaillants combattants.

Le nombre de crânes fêlés, de nez écorchés, de doigts brisés et d'yeux crevés est incalculable.

J'espère que les blessés donneront une chance à leur ami le Dr. Brisson.

Quant à moi, j'ai reçu quelques légères blessures, faute de précautions ; j'ai deux orteils écrasés. Quand je serai forcé de me trouver, à l'avenir, dans de semblables émeutes, je chaussorai des sabots.

TÉPAFOU CADET.

CRIME DANS LA NUIT

Miquit sonnait, le vent s'engouffrait par rafales dans les rues et les passages avec un sifflement lugubre, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber et des éclairs sillonnaient la nue.

De sourds grondements de tonnerre annonçaient la tempête prochaine...

On entendait, dans le lointain, les aboiements des chiens errants, le bruit des lourdes voitures des vidangeurs et les pas cadencés des policemen ; puis, de temps à autre, en passant près des maisons, les vagissements des enfants nouveaux-nés.

C'était sinistre.

Tout à coup, un éclair immense zébra les nuages, le tonnerre éclata, sec comme un coup de cymbales et la pluie, compacte et pénétrante, dégringola avec fracas.

* * *

* * *

Seul, arpentant la rue Notre-Dame, un grand bonhomme mince promenait ses guenilles au milieu de la tourmente.

Il allait à pas lents, la tête à moitié rentrée dans les épaules, et semblait éprouver une joie indicible au contact de l'eau qui perçait ses hardes réduites à l'épaisseur d'une pelure d'oignon.

* * *

On aperçut, au travers les torrents de pluie, un homme surgir soudainement. C'était un policeman.

A la façon dont il marchait, tout en brandissant son bâton, il était aisé de deviner qu'il poursuivait un oiseau nocturne quelconque.

Le grand type en haillons se retourna, vit l'homme de police, comprit qu'il était en danger et s'effaça contre une porte cochère. Là, il guetta.

Le policeman l'avait aperçu et se dirigeait droit vers lui, malgré vent, éclairs et tonnerre.

L'escogriffe comprit qu'il était perdu.....

Le policeman n'était plus qu'à deux pas de lui. Il étendit la main pour le haper.....

Mais, ô stupeur :

Avec la rapidité de l'éclair, le loqueteux se courba, leva la pied : d'une main il enleva son soulier, de l'autre il déroula avec dextérité une grande bande de papier qui lui servait de chaussette et l'agita, comme un talisman protecteur, devant le nez de celui qui le poursuivait.....

Celui-ci chancela et s'éroula sur le sol où il tourna de l'oeil.

Le loqueteux rechaussa son soulier avec tranquillité, s'assit par-dessus le corps du policeman et continua sa promenade nocturne et aquatique du côté d'Hoehelaga. Bientôt il se perdit dans la pluie.

* * *

Au point du jour, des ouvriers qui se rendaient à leur travail trouvèrent un cadavre sur la rue Notre-Dame.

Un docteur fut appelé. Il se pencha sur le corps et dit au bout d'un instant :

« Mort par asphyxie ! »

A côté du corps inanimé se trouvait la chaussette de papier du misérable escogriffe. Quelques personnes eurent la témérité de l'examiner de près. C'était un fragment de journal. On pouvait y lire, imprimés en gros caractères, ces deux mots qui firent tomber le voile mystérieux qui couvrait ce cadavre : *La Minerve*.



L'ARGOT

En lisant dans les journaux un entre-filet annonçant la publication prochaine d'un dictionnaire *argotique* de la langue anglaise, nous n'avons pu nous empêcher de nous frotter les mains à nous enlever l'épiderme, en signe de satisfaction.

En effet, il existait une immense lacune qu'il était urgent de combler : les anglais n'avaient pas de dictionnaire d'argot bien sérieux. Mais bientôt, grâce à MM. Whitaker et Leland, les enfants pourront apprendre, dans les collèges anglais, à *jaspiner bigorne*.

A ce propos, nous vous recommandons une chronique de *l'illustration* qu'il nous est impossible de ne pas publier, car elle fait ressortir l'avantage immense que l'on peut retirer de la connaissance de l'argot, et l'évidence de cette langue.

L'héroïne est, il est vrai, une jeune *miss* qui parle la langue verte française ; mais une française, en Angleterre, peut se trouver dans le même cas que cette anglaise en France :

« Le ténor Duprez avait, il y a bien des années, parmi ses élèves, une jeune fille anglaise, charmante, blonde et poétique comme Ophélie, à qui ses camarades de la classe de chant jouèrent cet horrible tour de lui apprendre, non pas le français, mais l'argot. C'était sinistre. La pauvre adorable fille croyait naïvement parler la langue de Mme de Sévigné et se servait tout simplement du pittoresque de la langue verte.

Elle disait, par exemple, avec une délicieuse expression dans son regard bleu et un sourire doux relevant sa bouche rose :

— Je *gobe* beaucoup la musique de Mozart !

Ou :

— Quand j'entends du Gounod, cela me *monte le bourrichon* !

Ajoutez à cela un délicieux petit accent britannique et la candeur exquise de deux yeux de vierge, vous pourrez juger de l'effet.

Cette plaisanterie, qui dut causer à la malheureuse jeune fille plus d'une mésaventure, reentra dans l'ordre des *facéties funèbres*.

Aujourd'hui, l'adorable *miss* Z... dans quelque cottage du Yorkshire, taille des tartines, verse du thé, et sert des *muffins* à ses enfants, en leur disant peut-être comme Gavroche — la ravissante mère de famille :

— Allons, mes petits *grosses*, collez-vous ça *dans le fusil* !

* * *

Toujours à propos d'argot :

Le *Courrier des Etats Unis* nous annonce que cette belle langue vient de s'enrichir d'une nouvelle expression :

JEAN HIROUX.

Jean Hiroux est accusé d'avoir assassiné un invalide sur la place de la Concorde pour le voler. Les débats sont ouverts, le président commence l'interrogatoire :

Le président.—Jean Hiroux, vos nom et prénoms ?

Jean Hiroux (d'une voix très enrouée).—Farceur, va ! Peut-on dire à un homme : Jean Hiroux, comment vous appelez-vous ?

Le président (très digne).—Quel est le lieu de votre naissance ?

Jean Hiroux.—Suis pas.

Le président.—A quelle époque êtes-vous né ?

Jean Hiroux. Puisque j'sais pas où j'sais pas quand.

Le président.—Quelle est votre profession ?

Jean Hiroux.—Orphelin.

Le président.—Ce n'est pas une profession ?

Jean Hiroux.—Mais si, puisque je l'exerce.

Le président.—Avez-vous déjà subi des condamnations ?

Jean Hiroux.—Oui, mon président, et vous ?

Le président.—Vous êtes accusé d'avoir, dans la nuit du 12 au 13 décembre, à deux heures et dix, porté vingt-sept coups de couteau....

Jean Hiroux.—Vingt-six, non président, cherchez pas à me faire de tort.

Le président (continuant). A un invalide, dont vous avez ensuite dépouillé le cadavre.

Jean Hiroux.—Ah ! soutenez-le encore : un vieux filou, qu'avait bu son nez en argent, et qui s'en était fait faire un en fausse monnaie....

Le président.—Vous n'aviez aucun motif de haine contre la victime ?

Jean Hiroux.—Il me déplaissait....

Le président.—Pourquoi ?

Jean Hiroux.—Il était grêlé.

Le président.—Mais ce n'est pas une raison suffisante pour lui donner vingt-six coups de couteau.... Un seul coup, bien appliqué....

Jean Hiroux.—Je voulais voir si j'mettrais dans le même trou.

Le président.—A quelle distance étiez-vous de la victime lorsque vous perpétraîtes le crime ?

Jean Hiroux, mesurant du regard.—A peu près comme de l'œil à vot'compieir.

Le président.—Que faisiez-vous sur la place de la Concorde, dans la nuit du mardi 12 au mercredi 13, à deux heures et demie du matin ?

Jean Hiroux.—J'attendais l'omnibus.

Le président.—Vous savez bien qu'il ne passe pas d'omnibus à cette heure avancée.

Jean Hiroux.—S'il avait passé, j'aurais pas attendu, vieux !...

Le président. Accusé, je vous engage à avoir une tenue plus convenable, et à retirer cette proéminence que j'aperçois dans le coin de votre bouche, et qui vous empêche de parler distinctement.

Jean Hiroux.—De quoi, ma chique ? Y a plus d'un quart d'heure que j'vous vois d'ici farfouiller dans votre tabatière, et vous fourez du poussier d'mottes dans le renifloir, que ça m'dégoute et que j'en dis rien ! Faites donc plutôt retirer mon gendarme de gauche : il plombe des arpions qu'est une infection.

Le président.—Pas d'observations, accusé. On en mettrait un autre que ce serait exactement la même chose. Que ce soit là votre première punition !

Le gendarme.—Avec c'que l'gouvernement nous donne pour les odeurs, on n'peut pas sentir l'eau de Cologne.

Le président.—Maintenant racontez-nous les circonstances du crime.

Jean Hiroux.—Voilà. J'commençais à m'faire vieux, quand j'aperçois le coupable.

(Eclats de rire dans la salle. Le président fait imposer silence par les huissiers.)

Le président (sévère).—C'est la victime que vous voulez dire.

Jean Hiroux.—Ah ! ne nous fâchons pas pour un mot. J'vois donc passer l'invalide ; j'lui d'mande l'heure. Il s'met à courir, moi j'course après. Il gueule ; alors je m'dis : c'est un militaire, on m'donnera tort, tapage nocturne, vingt-quatre heures de prison, cinq francs d'amende. Da-